



## e \_ atelier 3

au temps du Covid

2020 / 2021

Groupe du mardi  
16 décembre 2020

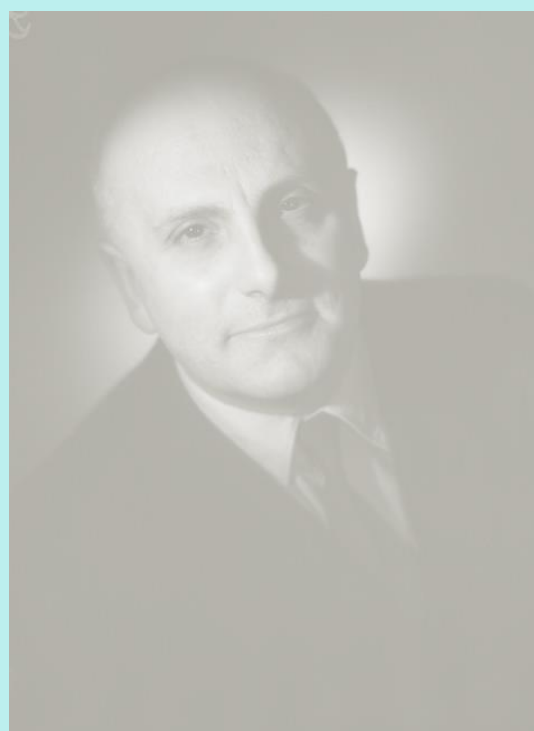
# DIALOGUE AVEC JEAN TARDIEU

## Dialogue de sourds

« - C'est la fin du poème. Épaisseur et transparence, lumière et misère : les jeux sont faits.

- *Cette phrase finale ne m'enchant guère. Un poème est censé s'ouvrir au monde, transcender le réel et reconnaître qu'il n'est pas une fin en soi. Et toi, tu termines par une suite de mots de casinos ? Je ne te reconnais plus...*

- On avait commencé par la rime pour enfants.



- Certes. Ta plume débute guillerette. Mais elle finit désuète. Qu'en dis-tu de : « Épaisseur et transparence, lumière et misère : un goût amer. » ?

- On avait cherché des ondes de choc dans d'autres rythmes.

- Ah, mais tu ne l'as pas écrit seul ? Depuis quand as-tu besoin d'une bonne âme pour te guider à travers le dédale de ton esprit ?

- On avait gardé le silence, ensuite murmuré : on cherchait à se rapprocher du bruit que fait le cœur quand on s'endort ou du battement des portes quand le vent souffle.

- Donc vous avez éteint la lumière, fermé les yeux et écouté le silence ? C'est bien ça ? Combien de temps êtes-vous resté assis en tailleur au milieu de la pièce un stylo à la main ? Peut-être aurais-tu dû procéder comme à ton habitude ? Te cloîtrer dans ta maison de campagne dans l'attente de l'inspiration soudaine qui te vaut ta renommée.

- On croyait dire et on voulait se taire. Ou faire semblant de rire.

- C'est bien beau tout ça... Vous avez dû bien vous marrer en tout cas. Ce sont juste les derniers mots qui ne me conviennent pas...

- On voulait surtout sortir de son corps, se répandre partout, grandir comme une ombre sur la montagne, sans se perdre, sans rien perdre.

- Vous avez pris du LSD ? Parce que là, franchement, je ne te suis plus.

- Mais on avait compté sans la dispersion souveraine.

- Ok... c'est plus grave que ce que je pensais. Je sais que Baudelaire, Verlaine et compagnie étaient sûrement abonnés à l'absinthe. Charles n'aurait pas pu écrire « Les Fleurs du Mal » dans son état normal... Mais Jean, franchement, tu n'as pas besoin de ça... Tu as un talent incontesté en matière de mots.

- Comment feindre et même oublier, quand nos débris sont jetés aux bêtes de l'espace, - qui sont comme chacun sait, plus petites encore que tout ce qu'il est possible de concevoir.

- Je pense qu'il est grand temps que tu ramasses tes débris... Rien ne vaut un poète torturé, je sais. Mais si tu veux que je continue à te soutenir, tu vas devoir t'habituer à la rigueur de l'écrivain et renoncer aux joies pochtronnes de l'être humain...

- Le vertige secoue les miettes après le banquet.

- Oui, oui, c'est ça. Allez viens, une petite sieste te fera le plus grand bien. Et le repos s'essuie les mains après le bal, tu ne crois pas ? »

Marie Erdei

**C'est la fin du poème. Epaisseur et transparence, lumière et misère : les jeux sont faits.**

*Les jeux sont faits. C'est une formule issue du monde du jeu de hasard. Pourtant votre poésie est construite, fluide, à la fois agréable à l'oreille et elle parle au cœur. Rien n'est dû à l'aléa, rien n'est laissé au hasard. Comme si vous étiez le stylet d'une inspiration à partager. Je m'interroge. Comment un poète écrit-il ses textes ? C'est un mystère pour moi. La poésie pour le commun des mortels, se réduit à des rimes mais bien sûr ce n'est pas que cela, loin de là. D'ailleurs comment faisait-on à votre époque pour faire des rimes ?*

**On avait commencé par la rime pour enfants.**

*Vous ne dédaignez donc pas la poésie des préaux des cours d'école. Je me souviens encore aujourd'hui avec nostalgie d'une poésie de cours préparatoire de Maurice Carême : « Le chat ouvrit les yeux, le soleil y entra. Le chat ferma les yeux, le soleil y resta ». Après la rime, ou avant, car la rime ne fait que conclure, il y a le rythme, la musicalité des vers. Où aviez-vous trouvé une telle diversité dans la conduite, la construction de vos textes ? Vous vous affranchissiez de la forme figée par la tradition académique. Loin des sentiers battus, empruntés par d'autres. Comment vous réinventiez vous en permanence ?*

**On avait cherché des ondes de choc dans d'autres rythmes.**

*Vous partez des rimes pour enfants, ce qui est déjà surprenant en soi. Maintenant vous utilisez une métaphore tellurique, celle des forces de la nature, des ondes de choc qui se propagent, à partir d'un épicycle et qui donnent le souffle. Et vous les trouviez dans d'autres rythmes que ceux convenus. Mais ce n'était pas suffisant pour dire ce que vous aviez à dire. Forme et fond sont bien sûr intimement mêlés dans la poésie comme l'harmonie et le contrepoint le sont dans la musique. Il y a aussi des points d'orgue, des profonds silences en suspension pour dire ce qu'on ne peut exprimer, pour entendre ce qui ne fait pas de bruit, pour prolonger par un écho sans voix ... ? Quels étaient la place et le rôle du silence, du non-dit dans votre travail ?*

**On avait gardé le silence, ensuite murmuré : on cherchait à se rapprocher du bruit que fait le cœur quand on s'endort ou du battement des portes quand le vent souffle.**

*Vous partiez donc du réel, du monde sensible, c'était cela paradoxalement votre monde imaginaire. Une nature humaine qui impulse son rythme, celui des battements du cœur, une musique en sourdine, le monde du dedans ; des phénomènes naturels comme le vent qui joue avec les portes, le monde du dehors. C'est ce que vous vouliez dire dans vos poèmes ?*

**On croyait dire et on voulait se taire. Ou faire semblant de rire.**

*Dire, se taire, je vois bien, mais faire semblant de rire me déroutait. Vous n'osiez pas par pudeur. Pourtant le poète est par nature impudique. Il est le musicien de l'intérieur, le peintre des tourments, celui qui veut aller à la rencontre du monde mais sans s'abandonner entièrement tout en se livrant, j'allais dire corps et âme.*

**On voulait surtout sortir de son corps, se répandre partout, grandir comme une ombre sur la montagne, sans se perdre, sans rien perdre.**

*L'ombre est éphémère, un phénomène furtif qui joue avec la lumière, par une sorte de contraste en contrepoint fugué et qui disparaît lorsque le faisceau s'estompe. L'écho aussi est éphémère, il se perd un peu plus à chaque rebond sur la paroi de la montagne jusqu'à mourir. La poésie est donc une ombre, un écho du poète qui revient vers lui. Pourtant l'œuvre, artistique ou littéraire, n'était-elle pas destinée à transcender le temps et l'espace ? Elle avait bien ce parfum d'intemporalité, d'éternité, d'immortalité ?*

**Mais on avait compté sans la dispersion souveraine.**

*Le poète est un démiurge, un inventeur de mondes qui vient du monde et qui s'en sépare. Il trouve sa propre limite, un « souverain » qui n'ose dire son nom et qui le rappelle à sa finitude. L'ecclésiaste parle de vanité, on dirait aujourd'hui futilité, là où vous évoquiez la dispersion souveraine.*

**Comment feindre et même oublier, quand nos débris sont jetés aux bêtes de l'espace, -qui sont comme chacun sait, plus petites encore que tout ce qu'il est possible de concevoir.**

*Nous sommes et resterons des poussières d'étoiles, cela incite à la modestie mais ouvre paradoxalement la perspective d'une certaine grandeur. L'espace donne le vertige mais nous convie en même temps à une sorte de banquet céleste, non ?*

**Le vertige secoue les miettes après le banquet.**

Jean-Claude July

**C'est la fin du poème. Epaisseur et transparence, lumière et misère : les jeux sont faits.**

*Les rayons s'infiltrèrent dans le magma nouveau des pensées apocryphes. Ils pénétrèrent sans effraction, sans tumulte à l'intérieur de la boîte crânienne dont ils éclairèrent les interstices existentiels*

**On avait commencé par la rime pour enfants.**

*On poursuivait par le rhume des vieillards, empotés, impotents, pétrissant les mots comme le pain quotidien. Les mots qui s'écoulaient entre les doigts décharnés de la création*

**On avait cherché des ondes de choc dans d'autres rythmes.**

*On avait rehaussé les digues, élevé des murs dans le grondement tectonique d'une nuit sans joie, dans les tic-tacs entêtants des brisants qui s'enchevêtraient*

**On avait gardé le silence, ensuite murmuré : on cherchait à se rapprocher du bruit que fait le cœur quand on s'endort ou du battement des portes quand le vent souffle.**

*Le vent d'été, le vent qui fait plier les tiges des graminées avant l'orage. Pas celui des bourrasques ni des tempêtes d'hiver. Celui qui souffle sur les voiles. Qui emporte les rêveurs sur les pentes contrariées et chatoyantes des volcans incandescents*

**On croyait dire et on voulait se taire. Ou faire semblant de rire.**

*Sans ouvrir la bouche, sans même remuer les lèvres. Juste en plissant les paupières et en haussant les pommettes. Comme une marionnette birmane dont on aurait relevé le bas des joues en tirant sur un fil*

**On voulait surtout sortir de son corps, se répandre partout, grandir comme une ombre sur la montagne, sans se perdre, sans rien perdre.**

*Pas même un infiniment petit morceau de son être. Puis, sous l'effet des éléments déchaînés, se voir ramené à ses justes proportions. Remis dans son corps, bribe après bribe. Dans les limites de son simple corps d'avant. De son petit corps d'humain convalescent*

**Mais on avait compté sans la dispersion souveraine.**

*Celle qui vous éparpille. Qui vous disloque dans le vaste univers comme une pluie d'astéroïdes lâchés dans un système solaire devenu totalement hors de contrôle. Vous n'êtes plus qu'un lâche assemblage de cellules perdant son immémoriale cohésion*

**Comment feindre et même oublier, quand nos débris sont jetés aux bêtes de l'espace, -qui sont comme chacun sait, plus petites encore que tout ce qu'il est possible de concevoir.**

*Ces bêtes dont l'appétit est inversement proportionnel à la taille. Ces bêtes qui finissent de vous dévorer les chairs et de vous lécher les orteils en hurlant des insultes à la face du monde*

**Le vertige secoue les miettes après le banquet.**

**Jean Tardieu**, *Formeries*, 1976, dans *L'Accent grave et l'accent aigu*, *Poèmes 1976-1983*, Editions Gallimard.

Florence

## Réponse à Jean Tardieu

C'est la fin du poème. Épaisseur et transparence, lumière et misère : les jeux sont faits.

*Vraiment ! Il me semble que l'histoire ne s'est pas arrêtée et qu'elle pourra se poursuivre.*

On avait commencé par la rime pour enfants.

*Évidemment, la vie commence toujours avec les enfants, avec les plus petits d'entre nous.  
Ou alors dans un autre monde. Ce qui finalement revient au même.*

On avait cherché des ondes de choc dans d'autres rythmes.

*Qu'est-ce que vous appelez ondes de choc ? Le bing bang ? Suivi de la création pure d'un  
texte ? Les mots ou leurs musiques ?*

On avait gardé le silence, ensuite murmuré : on cherchait à se rapprocher du bruit que fait  
le cœur quand on s'endort ou du battement des portes quand le vent souffle.

*Que de mystères dans le non-dit des soupirs, que de troubles dans le tumulte des silences.*

On croyait dire et on voulait se taire. Ou faire semblant de rire.

*Décidément que des secrets ! Des apparences, peut-être même des masques tristes ou  
cocasses.*

On voulait surtout sortir de son corps, se répandre partout, grandir comme une ombre sur  
la montagne, sans se perdre, sans rien perdre.

*Tout ça pour aller où ? Vers le monde extérieur ou vers les profondeurs du soi, vers l'autre  
ou vers Dieu ?*

Mais on avait compté sans la dispersion souveraine.

*J'avoue ne plus rien comprendre. Une vraie débandade, un éparpillement tout puissant des  
lignes adorées.*

Comment feindre et même oublier, quand nos débris sont jetés aux bêtes de l'espace, qui  
sont comme chacun sait, plus petites encore que tout ce qu'il est possible de concevoir.

*Entre l'infini grand et l'infini petit, il y a la Vie avec un grand V, des hommes, des femmes,  
des enfants.*

Le vertige secoue les miettes après le banquet.

*Et dans un tourbillon sans fin, je vois la fin d'un monde épuisé d'avoir trop mangé.*

Irène Schouler

**C'est la fin du poème. Épaisseur et transparence, lumière et misère : les jeux sont faits.**

*Ces quelques explications, cher Monsieur Tardieu, ne me suffisent pas pour comprendre votre poème. Mais il est vrai que tous les écrits, les vôtres comme les autres, doivent infuser dans les esprits. Pour ma part, j'ai besoin de temps afin de mesurer la portée, l'enjeu d'un texte. De surcroît, un poème n'a jamais de fin, car le dernier mot correspond au début d'une tempête dans notre cerveau, voire les prémises d'un tsunami.*

**On avait commencé par la rime pour enfants.**

*Que sous-entendez-vous là ? Que si je ne saisis pas tout de suite le sens de vos propos, cela serait la conséquence d'un développement de mon esprit proche de celui d'un bambin ? Merci pour le compliment ! Pour autant, je n'en suis pas froissé, car en disant cela, vous oubliez que l'esprit vierge de nos petits leur permet, quelques fois, de saisir des nuances que nous-mêmes sommes incapables de percevoir.*

**On avait cherché des ondes de choc dans d'autres rythmes.**

*J'ai ressenti les ondes de choc utilisées par les kinésithérapeutes pour soigner les tendinites. J'ai souvent entendu celles qui font suite au passage du mur du son par un avion supersonique. Mais comment pouvez-vous comparer la conséquence de votre écrit avec celle d'un bang supersonique ? Les bras m'en tombent. Sauf à être, je suis désolé d'être obligé de vous le dire, un tantinet prétentieux.*

**On avait gardé le silence ensuite murmuré : on cherchait à se rapprocher du bruit que fait le cœur quand on s'endort ou du battement de porte quand le vent souffle.**

*On dit que le silence est d'or, alors que la parole est d'argent. Mais qu'en est-il du murmure ? Si ce dernier est le bruit que fait le cœur comme vous venez de le préconiser, ce cœur qui est source de vie, ce cœur qui symbolise l'amour. Alors on peut dire que le murmure est de platine.*

**On croyait dire et on voulait se taire. Ou faire semblant de rire.**

*Alors là, il va falloir se décider : dire ou se taire, se taire ou rire ? Vous êtes marrants, vous les poètes ! Vous posez les questions mais jamais n'y répondez.*

**On voulait surtout sortir de son corps, se répandre partout, grandir comme une ombre sur la montagne, sans se perdre, sans rien perdre.**

*Depuis le début de notre conversation, vous vous cachez derrière un ON. Ma maîtresse d'école disait de ce mot qu'il est un pronom imbécile qui ne désigne personne. Alors assumez-vous ! Est-ce vous qui voulez sortir de votre corps ? Avez-vous honte de ce dernier ? Pour ma part, j'apprécie peu ces théories qui conduisent certaines femmes et certains hommes à martyriser leur corps sous prétexte que seul l'esprit a de la valeur. Esprit et corps sont indissociables. L'un permet à l'autre de grandir. L'autre permet à l'un de s'épanouir.*

**Mais on avait compté sur la dispersion souveraine.**

*Là-dessus, je suis d'accord avec vous. Que les écrivains reconnus, dont vous faites partie, se dispersent, est une bonne chose. L'éparpillement des artistes est un moteur de la*

*création. Picasso s'est dispersé, ce qui lui a valu d'aborder de nombreux domaines de l'art pictural.*

**Comment feindre et même oublier, quand nos débris sont jetés aux bêtes de l'espace, qui chacun le sait, plus petites encore que tout ce qu'il est possible de concevoir.**

*Cher Jean, les débris des artistes après leur départ de cette terre ne sont pas jetés. Ils sont souvent l'objet de spéculations honteuses. Des créateurs qui ont vécu dans le dénuement toute leur vie voient chaque miette de leur œuvre, vendue à prix d'or après leur mort.*

**Le vertige secoue les miettes après le banquet.**

Alain Saunier

## Conversation

C'est la fin du poème. Épaisseur et transparence, lumière et misère : les jeux sont faits.

*- Je suis intimidée... Comment faites-vous pour trouver le mot juste ? Celui qui claque, celui qui dit, celui qui interroge ? Celui qui nous met un direct à l'estomac ? Comment parvenez-vous à faire coïncider les mots et les émotions, sans jamais vous tromper ? Vous vous les appropriez en oubliant les règles et les contraintes, ils vous obéissent et deviennent pierres qui roulent, accessibles à tous, et c'est magique !*

On avait commencé par la rime pour enfants.

*- Une souris verte qui courait dans l'herbe...*

*C'est la chose la plus difficile ! Enfin je crois...*

*Écrire pour les enfants sans se tromper, sans se disperser, faire chanter les mots tout contre leurs oreilles, savoir se servir du timbre exact : j'aime cela ! Les enfants reconnaissent immédiatement l'authenticité des sentiments, pas moyen de les berner, et pas question de leur servir des trompe-l'œil, ils perçoivent l'envers du décor immédiatement et d'une chiquenaude envoient tout balader, s'ils pensent qu'on n'est pas sincère.*



On avait cherché des ondes de choc dans d'autres rythmes.

*- Mon instrument de musique préféré est le saxophone, il me semble que c'est l'instrument qui se rapproche au plus près, de l'écriture. De l'aigu au grave, il distille toutes les nuances, les tonalités d'une œuvre ; modulé par le souffle du musicien, il dit les contraintes, les règles mais aussi la fantaisie, j'adore lorsqu'il sait se perdre en chemin, qu'il invente des histoires dans l'histoire, mais surtout lorsqu'il touche au cœur directement, comme la pointe d'un fleuret.*

On avait gardé le silence, ensuite murmuré : on cherchait à se rapprocher du bruit que fait le cœur quand on s'endort ou du battement des portes quand le vent souffle.

*- Les bruits de la vie ?!! !*

*Le bruit souterrain de la sève qui circule dans les branches de l'arbre, du nuage qui passe, d'une larme qui glisse sur une joue ? Comment les décrire, le savez-vous ? Pouvez-vous me dire comment vous faites pour pousser le courage de vos inspirations, jusqu'à la réalisation ? Pour puiser dans vos indignations, vos réserves, lâcher la sécurité, avancer par petites touches et amener le lecteur vers quelque chose d'aussi parfait...*

*L'Himalaya, pour l'écrivain moyen ! Quelle audace ! J'en suis incapable et pourtant je rêve d'y parvenir...*

On croyait dire et on voulait se taire. Ou faire semblant de rire.

*- Il me semble qu'il faudrait des mots légers, aériens, comme le saut d'une libellule au ras de l'eau. Il faudrait de la joie, beaucoup ! De la réflexion, énormément.*

*Il faudrait savoir dire le frémissement des mots, être capable de dompter leur rythme pour les transformer, les faire s'entrechoquer jusqu'à obtenir quelque chose de vrai. Transformer une ronde en blanche, une noire en croche et terminer par des doubles croches qui s'envoleraient d'une portée, jusqu'à ce que l'âme danse. Une osmose !*

On voulait surtout sortir de son corps, se répandre partout, grandir comme une ombre sur la montagne, sans se perdre, sans rien perdre.

*- Ne rien perdre ! Comme il est difficile de rassembler ses sentiments, les retranscrire, les faire affleurer sous la calligraphie des mots, leur dureté. Convaincre et faire ressentir cette chose fragile qu'on ne peut décrire : un sentiment. Il faut vaincre le verbe, arrondir la voyelle, circonvier la consonne. Et ne pas se perdre ?*

*Résister, partager, mais aussi garder. Convaincre ? Mais comment fait-on ?*

Mais on avait compté sans la dispersion souveraine.

*- Seule devant la page blanche, démunie face à l'avalanche de pensées hétéroclites qui parfois m'envahissent, je chancelle. Que restera-t-il de tous ces mots empilés, aimés, parfois si difficiles à manier ? Pourquoi ce besoin soudain de se saisir d'un crayon et de libérer mon cerveau d'un trop plein de pensées ? Que va-t-il en rester, sinon un peu de poudre blanche, insaisissable, impalpable ? Peut-être l'infime trace de ma vie, pour me rappeler que j'ai existé ?*

Comment feindre et même oublier quand nos débuts sont jetés aux bêtes de l'espace, qui sont, comme chacun sait, plus petites encore que tout ce qu'il est possible de concevoir.

*- Honnêtement, je ne sais pas répondre à cette phrase. Depuis peu, quelque chose de microscopique perturbe totalement nos vies, notre manière d'être, de percevoir et personne ne sait comment cela va se finir.*

*On ne sait rien des autres, rien de l'espace, rien de l'avant, rien de l'après, et je ne suis pas sûre de vouloir comprendre, de vouloir savoir, je préfère lâchement tout ignorer et... continuer à rêver, pour survivre !*

Le vertige secoue les miettes après le banquet.

Sylvie Mignot

J'avais eu la joie...

J'avais eu la joie d'avoir pu participer à une table ronde organisée par une grande librairie, à l'occasion de la sortie du dernier livre de Jean Tardieu « l'Accent Grave et l'Accent Aigu ».

Un poème en particulier, lu par l'auteur lui-même avait eu en moi une très forte résonance. En voici un extrait et les réflexions qui avaient suivi :

- C'est la fin du poème. Épaisseur et transparence, lumière et misère. Les jeux sont faits.

*...Et les mots se brisent et s'entrechoquent comme les dés qu'on lance dans les jeux de hasard en s'antagonisant.*

- On avait commencé par la rime pour enfants

*... Les enfants... premières rimes de la vie*

- On avait cherché des ondes de choc dans d'autres rythmes

*... Choc. Mots. Particules lancées dans l'élément liquide. Cailloux qui ricochent et font des ronds dans l'eau. Le bruit particulier des mots mouillés.*

- On avait gardé le silence, ensuite murmuré. On cherchait à se rapprocher du bruit que fait le cœur quand on s'endort, ou du battement des portes quand le vent souffle

*... Des bruits dont j'ignorais l'existence et qui auront pour moi une voix unique. Celle d'un immense poète. Mais cette voix, existe-t-elle aussi en moi ? Et mon cœur qui s'endort quel bruit fait-il ?*

- On croyait dire et on voulait se taire. Ou faire semblant de rire.

*... Se dire. Se rire. Taire.*

- On voulait surtout sortir de son corps, se répandre partout, et grandir comme une ombre sur la montagne, sans se perdre, sans rien perdre

*... Les mots valsent et m'entraînent dans la lumière obscure de ce grand poète. Et je comprends soudain comment chaque mot possède son ombre propre et comment il projette sa propre lumière*

- Mais on avait compté sans la dispersion souveraine

*... Est-ce vraiment cette phrase ? Je n'en suis pas très sûr.*

- Comment fein et même oublier quand nos débris sont jetés aux bêtes de l'espace. Qui sont, comme chacun sait plus pe encore...que...tout...ce...qu'il est possible...de concevoir

.....

Dans la salle le brouhaha s'intensifie. Chacun veut parler à cet immense auteur. J'écris très vite, sans respirer ces dernières notes amputées peu à peu d'une partie d'elles-mêmes.

Alors à mon tour, je me suis levé. J'ai pris un des livres sur l'immense pile en face de moi. Et attendu dans la file interminable, le bruit que ferait le stylo du poète glissant lentement sur le livre

Serré très fort. Tout contre moi.

Rosemarie

## **Au banquet des mots**

C'est la fin du poème. Épaisseur et transparence, lumière et misère : les jeux sont faits.

*Le miroir de la pensée est trompeur. Rien n'est figé. L'image se déforme au fur et à mesure face au regard porté sur elle. Épaisseur, transparence, rien de plus oscillant. De loin, de près, de gauche à droite, notre œil recompose l'image selon notre état du moment quelle qu'en soit la nature, physique, psychique, mentale, émotionnelle. Lumière et misère, qui peut le dire ?*

On avait commencé par la rime pour enfant.

*Ces chérubins sont faciles à amuser, ou plutôt à abuser. Ils sont bon public et ne voient nulle malice dans les sonorités qui se répondent. Ils peuvent rire aux éclats quand un son claque et reclaque.*

On avait cherché des ondes de choc dans d'autres rythmes.

*Pourquoi donc ? Ne faut-il pas plutôt chercher l'harmonie qu'entrechoquer les fréquences. Les ondes de choc ne sont-elles pas des dissonances comme des notes mal placées ?*

On avait gardé le silence, ensuite murmuré : on cherchait à se rapprocher du bruit que fait le cœur quand on s'endort ou du battement des portes quand le vent souffle.

*Y parvenir n'est pas facile. Il y a certes la régularité du rythme mais l'intensité sonore peut varier. Et quelle est la bonne intensité avec le bon rythme ? Nous évoluons dans des variations pouvant aussi bien inviter à l'abandon qu'à la crispation. Quel est le bon son ? Le bon tempo ? Là est la gageure !*

On croyait dire et on voulait se taire. Ou faire semblant de rire.

*Les mots nous échappent. Ils se dégorgent à notre insu.*

On voulait sortir de son corps, se répandre partout, grandir comme une ombre sur la montagne, sans se perdre, sans rien perdre.

*Vouloir c'est pouvoir, disait l'autre... Quelle illusion ! Notre inconscient est tapi, prêt à surgir et c'est lui le maître du flot des mots.*

Mais on avait compté sans la dispersion souveraine.

*Les mots s'échappent, volent, accélèrent, ralentissent dans une danse effrénée sans qu'on puissent les retenir.*

Comment feindre et même oublier, quand nos débris sont jetés aux bêtes de l'espace, qui sont, comme chacun sait, plus petites encore que tout ce qu'il est possible de concevoir.

*Et ces bêtes, sans relâche, attrapent nos débris, les mâchent, les mastiquent, les recrachent comme le ferait une machine au mécanisme bien huilé et c'est ainsi que l'espace regorge de nos dits et de nos non-dits, échappés, digérés, transformés, pour finir à en être saturé. Une forme d'enivrement cosmique ? Et puis ?*

Le vertige secoue les miettes après le banquet.

Françoise DREYSSE

**C'est la fin du poème. Epaisseur et transparence, lumière et misère : les jeux sont faits.**

*Acta est fabula. Nous naviguons dans les contraires, dans le sombre et dans la clarté. Mais il restera toujours quelque chose d'universel. Quel réconfort !*

**On avait commencé par la rime pour enfants.**

*Dans les vagissements premiers, dans le lait qui perle au bord des lèvres douces, dans le sourire tranquille.*

**On avait cherché des ondes de choc dans d'autres rythmes.**

*On avait trouvé quelque de chose de plus remuant, de plus tellurique, accompagné du rythme tranché du jour et de la nuit*

**On avait gardé le silence, ensuite murmuré : on cherchait à se rapprocher du bruit que fait le cœur quand on s'endort ou du battement des portes quand le vent souffle.**

*Et tremblant dans sa couche, le drap remonté sur le nez, les yeux grands ouverts, on flirtait avec l'effroi et le plaisir. On écoutait le bruit assourdissant du tambour de vie et la respiration complice des murs et des portes agitées par le vent*

**On croyait dire et on voulait se taire. Ou faire semblant de rire.**

*C'est l'heure bleue où on ne savait plus si nous étions le jour ou la nuit. L'heure des espérances ou des tremblements, du rire ou des larmes, de l'inconfort vertigineux et prometteur.*

**On voulait surtout sortir de son corps, se répandre partout, grandir comme une ombre sur la montagne, sans se perdre, sans rien perdre.**

*On voulait s'élever, s'envoler dans les airs prendre de la hauteur et de l'épaisseur.*

**Mais on avait compté sans la dispersion souveraine.**

*Le souffle malicieux du vent nous entraînerait plus loin que nous ne le voudrions. Les pieds restent dans la glaise. Il faut encore modeler.*

**Comment feindre et même oublier, quand nos débris sont jetés aux bêtes de l'espace, -qui sont comme chacun sait, plus petites encore que tout ce qu'il est possible de concevoir.**

*Il reste des traces minuscules qui étoilées ne seront pas oubliées.*

**Le vertige secoue les miettes après le banquet.**

**Jean Tardieu, *Formeries*, 1976, dans *L'Accent grave et l'accent aigu, Poèmes 1976-1983*, Editions Gallimard.**

Geneviève HEN

## Satanée dualité

C'est la fin du poème. Épaisseur et transparence, lumière et misère : les jeux sont faits.

*Toute chose a une fin, ton poème n'échappe pas à la règle mais grâce à lui tu es passé à la postérité ce qui n'est pas le moindre des privilèges. Comme le silence parvient à mettre en relief un discours, une démonstration, une mélodie, toi, le poète, tu t'amuses à mettre en avant les contrastes, les vides et les pleins, les clairs obscurs pour réussir, tu le crois, un feu d'artifices de mots, qui, juxtaposés, vont colorer ton propos. Tu me fais penser à ces arbres qui respectent une fente de timidité pour s'entraider et collaborer à un monde harmonieux. Certes, une fois le point final apposé, tu ne peux plus revenir en arrière mais tu ne feras croire à personne que tu laisses la moindre once de liberté au hasard dans ta composition. Mais à propos, par quoi as-tu débuté ?*

On avait commencé par la rime pour enfants.

*Ça me semble de bon aloi d'attaquer ainsi même si c'est surprenant de la part d'un illustre poète comme toi.*

On avait cherché des ondes de choc dans d'autres rythmes.

*Ah là ça se corse. Rien de tel que des changements de tempo pour faire naître l'émotion. Je te reconnais bien là.*

On avait gardé le silence, ensuite murmuré : on cherchait à se rapprocher du bruit que fait le cœur quand on s'endort ou du battement des portes quand le vent souffle.

*Tu manies toujours le contraste avec autant d'habileté, bravo. Tu me proposes un parcours initiatique ? J'ai l'impression d'être de retour dans le ventre douillet de ma mère et de nager avec béatitude dans le liquide amniotique à l'abri des chocs et des infections évacuant la crainte d'être soudain éjecté comme un malpropre dans un monde violent où de méchants virus se répandent comme une trainée de poudre.*

On croyait dire et on voulait se taire. Ou faire semblant de rire.

*Chaque échographie me saisit dans une pause différente mais, plein de malice, je masque pudiquement mes attributs pour laisser à mes parents la joie de la surprise.*

On voulait surtout sortir de son corps, se répandre partout, grandir comme une ombre sur la montagne, sans se perdre, sans rien perdre.

*Ah si seulement on avait su, nous n'aurions pas été si pressés de nous extirper de cette si douce torpeur.*

Mais on avait compté sans la dispersion souveraine.

*Depuis, perdus aux confins de l'altérité, nous errons comme des chiens à la recherche de l'âme sœur et du grand tout.*

Comment feindre et même oublier, quand nos débris sont jetés aux bêtes de l'espace, -qui sont comme chacun sait, plus petites encore que tout ce qu'il est possible de concevoir.

*Séparés du tout, nous sommes tel un fétu de paille ballotés au gré des caprices du vent.*

Le vertige secoue les miettes après le banquet.

*Si éloignés de la sagesse, nous sommes condamnés à errer en orbite géostationnaire au-dessus de nos destinées pourtant tracées comme une comète dans la voie lactée. Souviens- toi que tu es né poussière et que tu redeviendras poussière alors cultive amour, joie, paix, patience, bonté, bénignité, fidélité, douceur et tempérance (Galates 5, 22-23).*

Pierre Emmanuel Prat